

Candide
au XXI^e siècle
L'histoire de Charlie

Un conte philosophique contemporain co-
écrit par les classes de 2^{nde} 6 et 2^{nde} 17

Projet d'écriture réalisé dans le cadre du concours académique
« L'écrire et le dire »

Lycée Guillaume Apollinaire, Thiais. 2014-2015

Les auteurs remercient toutes les personnes ayant favorisé leur projet
par leur soutien matériel ainsi que leur présence.

CHAPITRE I

COMMENT CHARLIE FUT CHASSE DE CHEZ LUI PAR SA FAMILLE

Il y avait à Monaco, dans une grande et belle villa avec vue imprenable sur le port, un jeune homme nommé Charlie, à qui la vie avait accordé toutes les chances.

Charlie était grand et brun, son sourire était doux et un peu naïf. Il aimait dessiner des choses étranges, sombres et mystérieuses, qui ne ressemblaient en rien à son quotidien si parfait... Il n'imaginait pas que ses dessins reflétaient en fait certaines vérités de ce monde. Il n'était jamais sorti de cet univers privilégié qui l'entourait, et n'avait donc que très rarement vu le monde extérieur, ce qui faisait de lui une personne naïve.

Charlie était enfant unique et vivait avec ses deux parents : son père, Monsieur Ployd, un ministre réputé, et sa mère, femme au foyer, qui s'occupait beaucoup de lui. Avec eux vivait aussi Monsieur Mac Millerson, professeur qui lui donnait des cours à domicile. Ce dernier, qui vivait lui aussi coupé de la réalité, enseignait à Charlie que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes...

Un beau jour de printemps, Charlie, pensif, regardait le magnifique paysage qui s'offrait à lui en imaginant le monde extérieur ou la vie qu'il aurait eue s'il avait grandi aux côtés d'autres jeunes de son âge. Sa mère le rejoignit pour lui annoncer que Monsieur Vindala, un très riche ami de son père, et sa femme, allaient venir dîner et l'aider à se préparer pour la campagne électorale qui débutait deux jours plus tard.

Charlie aida donc sa mère à préparer cet important repas avant de s'apprêter à recevoir les invités. Lorsque ceux-ci arrivèrent, le jeune homme les installa dans le salon et apporta les petits fours salés. M. Vindala sortit les écrits qu'il devait donner à M. Ployd. Les heures passèrent et la discussion entre les deux hommes avait pris une allure de débat. Mac Millerson s'en était même mêlé. Ils se mirent alors à discuter de certains dessins de Charlie qui, selon son professeur, reflétaient un peu trop le monde extérieur. Le père, furieux, décida d'appeler son fils :

- Charlie ! Viens donc te joindre à nous !

- Oui ? répondit le jeune homme, intrigué.

Monsieur Vindala prit la parole :

- Alors comme ça tu dessines ? lui demanda-t-il d'un ton suspicieux.

- Oui oui ! Papa vous en a parlé ? Attendez, je vous ramène quelques-uns de mes dessins !

Cinq minutes plus tard, il revenait accompagné de ses nombreuses œuvres. Tous restèrent bouche bée. Ces dessins ressemblaient à une critique de la société. Une critique bien particulière, qui n'était pas partagée de tous...

Monsieur Vindala reprit la parole :

- Hum hum... Ah oui c'est plutôt... comment dire... plutôt rude... ce que vous dessinez... Qui vous enseigne cela ? Est ce vous, Mac Millerson ?

- Absolument pas !! Il ne devrait même pas savoir que cela existe ! répondit le professeur mortifié.

La réaction de Monsieur Ployd ne se fit pas attendre :

- Mac Millerson, vous êtes viré ! hurla-t-il aussitôt.

- Mais Charlie, dis-leur que je ne t'apprends que ce que tu dois savoir ! répétait le professeur.

Charlie perdit son sang froid :

- Ça suffit ! répondit-t-il. De toute façon j'en ai assez que vous me mentiez toujours sur tout ! Dites-moi la vérité ! Moi aussi je veux savoir ce qui se passe derrière cette fichue maison ! Puisque c'est comme ça, je m'en vais !! ajouta-t-il. Il tourna les talons et rejoignit sa chambre.

La nuit passa ; Charlie était revenu sur sa décision. Il ne pensait pas que ses mots avaient pu être pris au sérieux par son père. Au matin, il courut dans la cuisine chercher un grand verre d'eau, mais quand il revint, il buta dans la table basse et laissa toute l'eau s'échapper du verre et tomber sur les feuilles du discours de Monsieur Vindala. Monsieur Ployd, plus énervé que jamais, se mit à crier :
- 'Tu n'es qu'un moins que rien ! Monte dans ta chambre et ne reviens plus !

Quelques heures plus tard, quand Charlie osa enfin sortir de sa chambre, la maison était calme. Il vit sur la table du salon un billet de train en direction de Paris. C'était un aller simple, il n'y avait pas de retour. Charlie comprit et demanda à sa mère :

- Vous me renvoyez de la maison ? Je ne reviendrai plus, c'est ça ?

- Oui, mon fils. Il est temps que tu partes, répondit-elle d'un air résigné.

Son père ne voulait plus lui adresser la parole et son train partait dans moins d'une heure. Il quitta sa maison sans savoir ce qu'il allait devenir, ni se douter que derrière ses dessins se cachait une vérité surprenante : le monde, autour de lui, n'était pas si parfait que ce que Mac Millerson lui avait fait croire...

CHAPITRE II

COMMENT CHARLIE FIT LA RENCONTRE DE DJAMILA ET AMINATA, ET CE QU'IL APPRIT D'ELLES

Une fois arrivé à Paris, Charlie était tout de même assez effrayé à l'idée de rencontrer le monde extérieur. Mac Millerson lui avait toujours dit qu'il y avait beaucoup de choses et de lieux excitants, fascinants mais aussi très dangereux pour lui dehors, mais que toutes ces choses étaient parfaites car elles avaient été créées ainsi. Charlie ne savait donc pas vraiment à quoi s'attendre...

Alors qu'il se baladait tranquillement dans les rues d'un quartier inconnu, il passa dans une rue bordée de gros buissons en fleurs. La rue semblait vide, mais Charlie entendit de drôles de petits bruits qui ressemblaient à des reniflements et des pleurs. Il s'arrêta, regarda autour de lui, mais ne vit rien, à part ces gros buissons qu'il trouvait étrangement laids. Il reprit sa marche, puis entendit de nouveau les mêmes bruits. Curieux, il voulut savoir d'où ils provenaient. Il s'approcha et vit alors deux jeunes filles âgées de seize ans environ, assises par terre, essouffées et en pleurs.

L'une des deux jeunes filles était de peau noire. C'était la première fois que Charlie voyait un être humain d'une autre couleur que la sienne. Chez lui, à Monaco, il avait entendu dire que ces personnes avaient une certaine « maladie » qui faisait qu'elles ne sentaient jamais la rose, ce qui les empêchait de s'intégrer aux autres. La jeune fille avait sur ses vêtements ainsi que son visage une sorte de poudre blanche qui ressemblait plus ou moins à de la farine. Ses vêtements étaient déchirés. Cela ne semblait pas être sa façon de s'habiller, non, c'était plutôt comme si on les avait coupés aux ciseaux ou arrachés jusqu'à les déchirer. L'autre jeune fille était de peau mate, elle portait un très long voile qui lui servait à cacher ses cheveux, son cou et ses oreilles. Charlie savait que cette fille venait d'un groupe mystérieux appelés « Musulmans », car à plusieurs reprises il avait entendu dire par Mac Millerson que ces filles étaient des « soumises », des « intégristes » ou encore qu'elles cachaient des « feux d'artifice » sur elles. En voyant cette jeune fille en pleurs, essouffée, par terre, accroupie, la lèvre en sang, Charlie, lui, ne pensa pas qu'elle cachait des « feux d'artifices », mais plutôt beaucoup de tristesse.

En s'approchant d'elles, il fit du bruit, ce qui les fit sursauter. La fille de peau noire se blottit contre son amie qui, elle, criait tout en fermant les yeux.

- Non ! S'il vous plaît, arrêtez, on a peur, laissez nous tranquille ! criaient-elles.

- Excusez-moi de vous avoir fait peur, ce n'était pas mon intention... Mais vous semblez n'aller pas bien, alors je ne pouvais pas passer mon chemin sans avoir la conscience tranquille, répondit Charlie.

- menteur ! Je suis sûre que tu vas essayer de nous voler l'argent qu'il nous reste ou d'arracher nos vêtements ! reprirent les jeunes filles.

Elles semblaient terrorisées. Charlie, qui voulait les rassurer, reprit :

- Jamais ! Je ne vous volerai pas, je n'ai pas besoin d'argent, je vous le promets. Jamais je n'arracherai vos vêtements, et que Dieu punisse celui qui le fera ! Je trouve ça ignoble et mesquin. Pourquoi pensez-vous que j'oserais faire une telle chose ?

Après cette réponse rassurante, la jeune fille voilée se redressa et dit :

- Je m'appelle Djamila. Nous allons au lycée depuis maintenant six mois, et nous sommes critiquées, insultées et rabaissées car il semblerait que nous soyons différentes des autres, Aminata par sa couleur de peau, moi par mes pratiques religieuses et mon voile. Ils veulent nous chasser de notre établissement, ils nous répètent chaque jour que nous n'avons aucun avenir, que nous n'avons pas notre place ici, et que nous devons rentrer chez nous... Mais chez nous... c'est ici !

Il y eut un silence. Charlie ressentit une certaine mélancolie ; il repensait à ce qu'il avait

souvent entendu dire chez lui, par Mac Millerson mais aussi par ses parents.

- Vous savez, là d'où je viens ... J'entendais certaines choses sur les personnes comme vous... Mais en vous voyant, je comprends que ce n'étaient que des futilités et des mensonges... Je voulais savoir, Djamila, sans être indiscret : tu n'es pas soumise ? Ou folle, à utiliser des feux d'artifices tout le temps ? demanda-t-il naïvement.

- Des feux d'artifices ? Je n'en ai jamais eu... Hahaha ! Je vois ! Des bombes ? Ce sont des préjugés qui reviennent souvent, comme quoi je serais soumise à porter le voile, ou je commettrais des attentats. Oui, j'entends souvent ça quand je passe dans les couloirs du lycée. Ne t'inquiète pas, je ne compte rien faire ! Je suis musulmane et dans l'Islam il n'est dit à aucun moment que nous sommes des femmes soumises ou devons commettre des attentats ! répondit Djamila en riant.

- Tu as raison... Je n'aurais pas dû penser cela de toi.

- Ce n'est rien... Et toi, comment t'appelles-tu ? reprit la jeune fille.

- Je m'appelle Charlie.

- Eh bien Charlie, ravie de t'avoir connu, mais nous devons maintenant rentrer chez nous, il commence à se faire tard. Où habites-tu ?

- Je n'habite nulle part, j'ai été chassé de chez moi. Je compte passer la nuit ici, sur l'un des bancs de la rue, répliqua-t-il, un peu honteux.

- Dehors ?! C'est impossible ! Viens chez moi, il y a seulement mes deux cousines, mes deux petits frères et ma mère. Ça nous ferait vraiment plaisir... Et puis, je ne peux pas te laisser dormir sur un banc dehors dans la nuit, c'est trop dangereux et tu aurais bien trop froid ! dit Aminata.

- Je ne voudrais pas te déranger, Aminata, mais je veux bien venir... répondit Charlie tout gêné.

- Mais non voyons ! Allons-y !

Après avoir quitté Djamila, Aminata et Charlie marchèrent pendant une quinzaine de minutes sans dire un mot, le sourire aux lèvres. Arrivé devant la porte de la maison, Charlie sentit une très bonne odeur provenant de l'intérieur :

- Ça sent vraiment bon ici ! s'exclama-t-il.

- Oui ! Ça doit être du mafé que ma mère a préparé pour ce soir, c'est un plat de notre pays... Ma mère fait le meilleur mafé au monde... Tu verras, c'est délicieux.

Aminata ouvrit la porte ; ses petits frères lui sautèrent aux jambes, tout heureux de voir leur sœur rentrer à la maison. Charlie vit que l'intérieur de la maison était très coloré. Il découvrait une ambiance qu'il n'avait jamais vue auparavant chez lui. Les larmes lui montaient aux yeux. Il ne savait pas quels étaient ces sentiments qui lui pinçaient le cœur... Tout à coup, l'un des petits frères d'Aminata lui tira le bras en l'invitant à s'asseoir à table. Le repas se passa convenablement, Charlie aida à débarrasser, et tout le monde rigolait. Même Aminata, qui pourtant subissait de terribles violences dans son lycée, ne s'arrêtait pas de sourire. Charlie prit un bain puis alla la rejoindre dans sa chambre. Elle dormait à côté de son petit frère. Charlie s'allongea sur un matelas qui avait été préparé pour lui.

- Aminata ? murmura-t-il.

- Oui, Charlie ?

- Je suis jaloux...

- Jaloux de quoi, Charlie ? demanda la jeune fille.

- De ta famille... Tu as une famille chaleureuse, alors que toi, dans la journée tu es malheureuse... Pourtant, une fois que tu as franchi la porte, tu souris et rigoles. Je n'avais jamais vu ça... De là où je viens, si je rigole, on me dit que je me déconcentre ou que je prends la vie à la légère. Je ne suis pas libre de penser ni de dire ce que je pense... Je ne suis tout simplement pas libre de vivre.

- Tu sais, Charlie, il y a environ quatre mois, mon père est mort dans un accident de voiture, et avec ce que je subissais au lycée, je n'arrivais même plus à sourire ou à parler... Mais j'avais ma famille

avec moi pour me soutenir : nous devions nous réconforter mutuellement. Djamila était aussi là pour moi. Elle a perdu sa mère quand elle n'avait que trois ans et son père, ne sachant pas quoi faire, s'est enfui... Elle vit maintenant avec sa tante. Elle subissait les mêmes atrocités que moi, et on avait donc plus de facilité à se comprendre... C'est vraiment une fille magnifique et très forte, je pense même que c'est sa religion qui la rend si forte et qui lui fait ne pas baisser les bras. Au fil du temps, j'ai réappris à vivre, je me suis dit qu'il ne fallait pas que je me décourage, car mon père me regarde du ciel et je ne veux pas qu'il me voie triste. Tout ça pour te dire que toi aussi, Charlie, tu rencontreras des personnes qui t'aideront à avancer dans la vie... Et même si tu es seul pendant un moment, tu ne le seras pas pour bien longtemps, répondit Aminata, un léger sourire aux lèvres.

- Je ne savais pas tout ça..., répondit Charlie. Je suis désolé pour ton père ainsi que pour la mère de Djamila... Merci, Aminata, pour ce que tu m'as dit, je me sens beaucoup mieux. Le sentiment de mal-être qui me pinçait le cœur s'est enfin envolé. Je vais dormir car demain matin, j'aimerais visiter un peu plus Paris, mais je reviendrai dans l'après-midi vous voir, toi et Djamila. Bonne nuit, Aminata.
- Bonne nuit, Charlie.

Le jeune homme se réveilla tôt, reposé par cette première nuit sereine loin de chez lui. Il mit ses chaussures et son manteau, puis sortit doucement en essayant de ne réveiller personne. Il commença à marcher paisiblement et décida de prendre un train car il pensait en avoir assez vu de Paris, et comptait revenir plus tard dans la journée chez Aminata. Le train était rempli de personnes âgées, d'enfants et de jeunes couples assis et debout. Charlie s'était endormi, quand une vieille dame le réveilla : ils étaient arrivés à destination. En sortant du train, il sentit une odeur inconnue...

Il suivit le chemin de sortie de la gare et tout à coup, il aperçut l'océan. Il resta figé sur place, la bouche ouverte. Durant toute son enfance il avait regardé dans les livres des photos et des images... Mais il ne l'avait jamais vu de ses propres yeux auparavant. C'était magnifique. Il courut afin de s'approcher et resta de longues heures à marcher, tout en regardant l'océan, lorsque deux personnes le saisirent soudain par le bras en criant :

- Allez, dépêche toi ! Le dernier bateau va bientôt partir, c'est notre dernière chance !

Charlie ne savait pas quoi répondre, il ne voulait pas quitter l'océan, Aminata et Djamila, mais l'idée de monter sur un bateau l'excitait. Il suivit alors les deux personnes en pensant revenir le soir pour revoir ses nouvelles amies à Paris. Ils montèrent ensemble dans un immense bateau : l'océan lui sembla encore plus splendide à bord du navire. Il décida de se reposer un peu mais finit par s'endormir de longues heures. A son réveil il s'aperçut que les côtes de la France avaient disparu et qu'il commençait à faire nuit... Il demanda alors à une vieille dame où allait le bateau :

- Mais aux Etats-Unis bien sûr ! Enfin, plus précisément au port de New York. C'est le seul et dernier bateau qui puisse nous emmener là-bas ! répondit la vieille dame.

- A New York ?! Je ne sais même pas où ça se trouve ! Non, je ne peux pas partir, je n'ai pas dit aurevoir à Djamila et Aminata ! s'exclama-t-il.

Il s'assit par terre et se mit à pleurer pendant un long moment. Il ne voulait pas quitter Djamila et Aminata, il ne voulait pas se retrouver seul. Le voyage continua et il décida enfin de se reprendre en main. Il repensait à ce qu'Aminata lui avait dit cette nuit-là : il ne fallait pas qu'il baisse les bras. Car à New-York, il ferait sans doute de nombreuses découvertes et de nouvelles connaissances...

CHAPITRE III

COMMENT CHARLIE ARRIVA AUX ETATS-UNIS, ET CE QU'IL Y DECOUVRIT

Après quelques jours de traversée, Charlie débarqua aux États-Unis, dans le port de New-York. Il fut tout de suite impressionné par la taille de cette ville. Il se trouva très vite désorienté. Tout était si grand mais surtout si gros ! Les buildings, les écrans géants, les panneaux publicitaires à tout bout de champ, tant d'extravagance, tant de population, tant de cultures différentes.... Charlie se sentait perdu. Mais il fit un aussi un autre constat : il trouva les new-yorkais beaucoup plus « imposants » que les monégasques ou les parisiens... Sans destination précise, il décida d'arpenter les rues new-yorkaises, avec en poche le peu de d'argent qu'il avait récupéré avant de partir de chez lui.

En début d'après-midi, il arriva à Central Park et s'assit sur un banc près d'une personne d'un certain âge. Il était perdu dans ses pensées lorsque la vieille dame le tira de sa rêverie :

- La vue n'est elle pas magnifique ?
- Vous parlez français ? demanda Charlie, surpris.
- Et oui mon enfant... Tu sais, il y a beaucoup de français ici. New-York est une ville où il y a beaucoup d'étrangers, tu devrais le savoir.
- Mais comment savez vous que je suis français ?
- On se reconnaît, voyons !

Charlie rit. Il passa toute la fin d'après-midi en compagnie de cette femme. Vers dix-neuf heures, cette dernière voulut prendre congé mais en se levant elle fut prise de fortes douleurs aux jambes. Charlie l'aida donc à se relever, un peu choqué par la corpulence de la vieille dame.

- Ah, fichues jambes ! s'exclama-t-elle. Je ne supporte plus de traîner ces cent quatre-vingt kilos !
- Cent quatre-vingt kilos ! Mais vous êtes énorme ! s'écria-t-il. Ces mots étaient sortis spontanément, et il les regretta aussitôt.
- Eh oui mon petit, mais un peu de respect quand même ! Tu sais quand j'étais plus jeune, je n'étais pas si grosse. Depuis que je suis ici, c'est-à-dire depuis plus de vingt ans, je n'ai fait que tripler de volume ! Pourtant, j'étais une mince et jolie jeune fille... Ce pays m'a ruinée, et dans tout les sens du terme ! Ces américains sont des abrutis ! Tout est superficiel ici.
- Ça ne m'explique pas pourquoi vous êtes si gr.....
- Si grosse, c'est ça ?! Et bien, je pensais pouvoir comme tout le monde vivre mon rêve américain. Devenir riche, créer ma propre entreprise, enfin vivre mon rêve ! Mais il s'est transformé en cauchemar. J'ai encore moins d'argent que lorsque je suis arrivée, du coup je ne me nourris et ne me soigne pas bien. La bonne nourriture et les soins médicaux sont réservés aux riches. Moi je suis pauvre, comme beaucoup de gens ici. Tu sais les produits sains, comme les fruits et les légumes, sont plus chers qu'un fast-food, et encore je pèse mes mots. Tu comprends maintenant pourquoi les gens sont si gros ?
- Mais ce n'est pas ce que l'on m'a décrit ! Tout réussit à tout le monde ici ! C'est Mac Millerson qui me l'a appris !
- Et bien, retourne dire à ton Mac Millerson que nous ne sommes pas aux pays des merveilles !

Choqué par la répartie de cette grosse dame, Charlie partit en courant. Il se sentait vexé et humilié. Il rejoignit ensuite un quartier de la ville appelé Times Square, où se trouvaient beaucoup d'écrans géants sur des immeubles immenses. La plupart de ces écrans faisaient de la publicité pour différentes marques. Sur le plus grand des écrans, il y avait un bulletin d'information spécial : il parlait d'un homme qui avait acheté des armes en toute légalité et qui s'en était servi pour attaquer un lycée de sa ville. Le bilan était assez lourd, il était de six morts et dix-sept blessés graves. Charlie, choqué, demanda à des passants pourquoi on vendait des armes en toute légalité : certaines personne lui

répondirent que c'était nécessaire pour se défendre et d'autres qu'il ne faudrait pas en vendre. Charlie ne savait que penser, et se sentait perdu devant une telle violence...

La nuit tomba sur la « grosse pomme » et il n'avait toujours pas d'endroit où dormir. Il décida donc de faire du stop, afin d'être déposé à l'hôtel le plus proche. Quelques minutes plus tard, un homme aux moustaches aussi longues qu'une branche d'arbre, ouvrit la fenêtre de sa voiture et demanda à Charlie avec un accent légèrement épicé et chantant, où il voulait se rendre. Il lui répondit qu'il voulait juste un lieu où dormir. Ils discutèrent durant le trajet, et l'homme demanda à Charlie pourquoi il était si triste :

- J'en ai assez d'être seul, répondit notre héros. Depuis le début, je pense et je crois tout savoir mais je ne sais rien du tout... On me ment, on me prend pour.....

Charlie se mit à pleurer et continua à se plaindre durant de longues minutes avant de s'endormir. En se réveillant il ne comprit plus rien.

- Mais où suis je ? Et pourquoi êtes-vous encore là, vous ?

- Oh calme toi, là ! répondit l'homme d'un air menaçant. Tu m'as cassé les oreilles hier et je ne t'ai rien dit, donc ferme-la. Bientôt, tu seras dans mon pays.

Charlie ne fut pas rassuré par les propos de son chauffeur. Il comprit qu'ils s'approchaient de la frontière mexicaine. Un homme vint alors à leur rencontre. Il proposa à Charlie de transporter une cargaison jusqu'au Mexique pour une somme d'argent plus que raisonnable. Le jeune homme, ravi de pouvoir quitter ce véhicule et surtout son effrayant chauffeur, accepta.

A peine sorti de la ville, il se rendit compte de la beauté des paysages américains. Après une dizaine d'heures de route, il s'aperçut qu'il n'avait plus d'essence, et décida de s'arrêter dans une décharge pour en demander car il n'y avait pas de station essence aux alentours. Il constata alors que ce lieu était rempli d'objets utilisés mais surtout d'objets neufs et qui n'auraient jamais dû être jetés en l'état. Il décida de s'adresser au propriétaire. Celui-ci lui dit que les américains jetaient beaucoup, seulement pour pouvoir racheter d'autres choses. Il lui expliqua que c'était la mentalité qui était comme ça. Charlie n'en revenait pas de voir autant de gâchis.

Il reprit la route. Juste avant la frontière, il rencontra un contact de l'homme qui lui avait fourni la camionnette ; il s'appelait Machette. L'homme prit le volant et Charlie monta à la place du passager. Ils s'approchèrent de la frontière, la traversèrent, et de l'autre côté les policiers les arrêtaient et décidèrent de les fouiller. Ils les firent donc sortir de la camionnette... Au moment où ils s'apprêtaient à ouvrir l'arrière du véhicule, Machette sortit une arme et tira sur les agents. Ceux-ci ripostèrent immédiatement. Charlie ne comprenait pas ce qui était en train de se produire sous ses yeux. Machette monta dans la camionnette, mais Charlie, au moment de faire de même, fut touché par une balle dans la cuisse droite, puis il prit place à bord, tout tremblant. L'indic lui dit que la camionnette était en fait remplie d'armes.

Charlie comprit alors que ces hommes avaient profité de sa naïveté, et qu'il avait participé, malgré lui, à un trafic d'armes, lui qui était si effrayé par toute forme de violence. Une fois hors de portée des policiers, l'indic le conduisit vers une planque aux Mexique pour le soigner. Il avait perdu connaissance.

CHAPITRE IV

COMMENT CHARLIE FUT CONFRONTÉ À LA VIOLENCE AU MEXIQUE

Quelques heures plus tard, Charlie reprit conscience. Il se retrouvait seul à la frontière mexicaine, blessé et fatigué. Il marcha avec peine jusqu'à une ville nommée Mexicali et s'écroula au milieu de la place centrale. Il se réveilla dans un entrepôt sale et humide, contenant des rats, des cafards et bien d'autres choses peu rassurantes. Il regarda sa blessure et vit des points de suture faits assez maladroitement. Il ne sentait plus la douleur. Cela le surprit.

Il se trouvait désormais seul, fatigué, blessé et ignorant. Il ne reconnaissait absolument pas l'endroit où il était. Il décida alors de marcher, marcher, jusqu'à apercevoir de la circulation. Quelques heures plus tard, c'est épuisé qu'il arriva dans une ville nommée Juarez. Ce pays l'effrayait : les gens se baladaient en groupes, fumaient, buvaient, vendaient des choses illicites et portaient des armes... La nuit allait tomber, il n'avait rien à manger et nulle part où passer la nuit. Comptant sur l'hospitalité des habitants, il décida de frapper à la porte de l'une des maisons de l'avenue Juan Gabriel. Un jeune homme assez impressionnant vint lui ouvrir. Charlie lui demanda alors s'il pouvait l'héberger pour la nuit, et ce dernier répondit oui avec un air narquois. C'est alors que Charlie découvrit un univers particulier... Une vingtaine d'hommes étaient réunis à l'intérieur du pavillon, qui était dans un état catastrophique. Les gens s'insultaient, criaient, buvaient, fumaient et certains même se battaient, pour se distraire, disaient-ils. Le jeune homme décida de se mettre à l'écart. Il n'avait pas l'habitude de ce genre de « fête ».

Carlos, l'homme qui l'avait accueilli, alla le rejoindre, voyant qu'il n'était pas très rassuré. Mais il ne comptait pas apaiser ses craintes, bien au contraire. Il expliqua à Charlie qu'ici, au Mexique, on s'amusait comme ça :

- Le Mexique, dit-il d'un air fier, c'est chaud et ça le restera !

Charlie comprit que Carlos et ses amis formaient l'un de ces horribles gangs prêts à tout pour diriger le pays. Carlos lui demanda d'ailleurs s'il voulait faire partie de leur gang ou s'il comptait s'enfuir comme un lâche. Ni une ni deux, notre héros voulut quitter immédiatement la maison, et partit en courant. Mais Carlos le rattrapa aussitôt, et, aidé de ses amis, l'enferma dans la cave.

Resté seul plusieurs minutes, il entendit ensuite des bruits venant des escaliers. Il chercha de nouveau à s'enfuir, mais il était attaché. Les bruits se rapprochaient et la peur de Charlie grandissait. Trois hommes étaient à l'origine de sa crainte. Arrivés en bas, ces trois hommes se dirigèrent vers lui. L'un d'entre eux portait une blouse couverte de sang. Il s'appelait Rico, c'était le médecin du gang. Avec lui, Carlos et Santos, qui étaient les chefs du cartel. Ils étaient venus proposer un marché à Charlie. Soit il les aidait, soit il devait quitter le pays. Charlie demanda ce qu'ils attendaient de lui : on lui répondit qu'il lui faudrait tuer quelqu'un. Il refusa féroce. Les trois hommes le détachèrent, et l'un d'entre eux l'assomma.

Il se réveilla dans une ruelle. Quand il regarda autour de lui, tout avait changé. Un étrange drapeau flottait sur les bâtiments. C'était celui du Brésil. Encore une fois il n'avait pas réussi à poser les pieds bien longtemps dans un endroit...

CHAPITRE V

CE QUE CHARLIE DECOUVRIT AU BRESIL, ET COMMENT IL QUITTA LE CONTINENT AMERICAIN

Dès son arrivée, il put observer un paysage assez différent de tout ce qu'il avait vu auparavant : des hommes négligés, au visage creux. Leur accent lui était inconnu. Il voyait aussi des sortes de taudis usés par le temps, jaunâtres et désordonnés de par leur emplacement et la saleté abondante. C'étaient des favelas. Les habitants semblaient définitivement démunis d'argent mais aussi d'espoir, étant donné leurs expressions faciales décomposées.

Deux hommes s'approchèrent de Charlie. Ce dernier, apeuré par les hommes qu'il avait rencontrés précédemment, et croyant voir une ressemblance, tenta en vain de fuir. Ils l'attrapèrent alors qu'il n'était pas en état de lutter, et l'emmenèrent dans leur voiture. Arrivés alors à ce qui semblait être leur planque, un établissement abandonné, ils demandèrent à Charlie de s'équiper d'une protection légère et d'un pétoire qui étaient rangés dans le coffre de la voiture. Charlie fut alors contraint de rester dans leur planque, toujours équipé. On l'emmena dans une pièce isolée, à l'arrière de la planque et offrant une vue sur la cour de l'établissement. Il vit alors des forces de l'ordre lourdement armées dans la cour. Ils approchaient calmement, l'arme baissée, et entamèrent une conversation avec un homme qui approchait dans la cour à son tour. Cet homme était en réalité l'un des ravisseurs de Charlie. L'échange fut très rapide et le ravisseur laissa un sac au pied des deux unités des forces de l'ordre. Ces derniers quittèrent les lieux en partant avec le sac.

Charlie était de nouveau choqué, consterné et pris au dépourvu par la stupidité des événements. Décidément, Mac Millerson lui avait caché bien des choses sur la nature humaine... Aussitôt que le calme absolu reprenait place, le même ravisseur entra dans la pièce isolée où notre héros avait été spectateur de la scène et emmena le jeune homme en dehors du bâtiment. Il fut relâché dans la nature par l'un des deux hommes l'ayant enlevé. Il comprit alors qu'il avait fait office d'appât si la police avait décidé d'attaquer par un point stratégique.

Il se demandait dans quelle infâme région il était arrivé. Il n'avait cessé d'être manipulé par des hommes sans scrupules, et la violence des scènes qu'il avait vues le désespérait. Il versa des larmes en conséquence de toutes les péripéties subies. Il remarqua la mer à l'horizon et s'y dirigea en évitant les coins bondés de taudis. Non pas qu'il eût une idée, mais il pensait échapper définitivement à cette situation par la mer. Arrivé parmi les coquillages, il vit un bateau à moteur sans conducteur qui filait doucement avec le mouvement des vagues. Il le rattrapa à la nage, le démarra et quitta ces lieux malfamés aussi vite que possible. Après plusieurs jours d'errance au gré des courants océaniques, Charlie, qui avait presque perdu connaissance tant il avait faim et soif, atteignit par miracle une côte. Il ignorait totalement où il se trouvait. Il reconnut cependant, flottant au loin, le drapeau angolais, qu'il avait vu dans les livres de géographie de son enfance. A peine après avoir posé un pied sur terre, il vit approcher des hommes en uniforme. C'étaient des membres d'une association humanitaires, habitués à recueillir des naufragés. Après que Charlie leur eût raconté son histoire, ils le prirent en sympathie et décidèrent de l'emmener avec eux dans leur prochaine mission humanitaire. Ils embarquèrent donc quelques jours plus tard pour une nouvelle destination...

CHAPITRE VI

COMMENT CHARLIE SAUVA UN VILLAGE EN SOMALIE, ET DECIDA D'AIDER LES AUTRES

Charlie et ses nouveaux amis prirent donc l'avion en direction de la Somalie, et plus exactement de Mogadiscio. Charlie se mit alors à imaginer à quels nouveaux problèmes il devrait faire face, dans ce continent encore inconnu. Soudain, l'avion se mit à trembler ; le réacteur gauche ne fonctionnait plus... L'avion perdit de plus en plus d'altitude, jusqu'à s'écraser. Charlie était secoué, mais pas blessé.

Il reprit ses esprits. Il vit un sac à terre et le ramassa, pensant qu'il pourrait lui servir par la suite. Il descendit de l'avion avec quelques autres passagers qui avaient survécu. Ils ne savaient pas où ils étaient. L'un des survivants du groupe pensait qu'il fallait rester près de l'avion jusqu'à l'arrivée des secours ; mais Charlie ne voulait pas attendre les bras croisés. Il préférait prendre les choses en mains.

Il se mit alors à marcher. Il faisait très chaud et il n'avait pas de provisions. Il marcha près de trois heures avant d'apercevoir quelque chose à l'horizon ; il se dirigea alors dans cette direction. Lorsqu'il s'approcha, il constata qu'il s'agissait d'un petit village et marcha donc, soulagé, jusque là. Une fois arrivé, il vit quelques enfants qui s'amusaient avec des cailloux. Ils étaient tellement maigres qu'on pouvait très visiblement apercevoir leurs côtes. Ce spectacle était horrible. Un homme s'approcha de Charlie et lui demanda ce qu'il faisait ici :

- Mon avion s'est écrasé, répondit Charlie. Je me suis donc mis à marcher durant des heures... Et me voici ici, je ne sais trop comment.
- Je m'appelle Haybatou, et je suis le chef de ce village, reprit l'homme.
- Enchanté, moi c'est Charlie. Pourquoi ces enfants sont-ils si maigres ?
- Nous manquons de nourriture et d'eau, répondit Haybatou.
- Pourquoi n'allez vous pas en chercher ?
- C'est la sécheresse, toutes les petites rivières ont séché, et pour se rendre en ville, il faut six heures de marche... Et même si nous arrivions en ville, nous n'avons rien pour acheter des provisions.
- Vous voulez dire qu'il y a une ville dans les environs ? demanda Charlie.
- Oui, cette région est comme divisée : d'un côté se trouve la ville, et de l'autre il n'y a vraiment rien, malheureusement...
- Pourquoi restez vous ici, alors ?
- Nous ne pouvons nous rendre en ville : nous sommes sans argent, sans famille et surtout sans diplôme pour y travailler, répondit l'homme tristement.

Charlie farfouilla dans le sac qu'il avait trouvé auparavant et y trouva miraculeusement de l'argent.

- Il y a un peu d'argent dans ce sac, dit-il. Je vais aller en ville, acheter des choses à manger pour vous et votre village, proposa-t-il.
- C'est très gentil à vous, merci infiniment ! répondit Haybatou, visiblement ému.

Charlie entama alors son long chemin vers la ville. Au bout de quelques temps, il rencontra un jeune garçon environ âgé de seize ans. Ils firent connaissance et poursuivirent ensemble le chemin jusqu'à la ville tant convoitée. Durant le trajet, le garçon lui raconta son histoire.

Seydou de son prénom, lui confia la mort soudaine de ses parents et la séparation brutale avec sa petite sœur, à l'époque où ils vivaient dans une case au nord de la Somalie. En effet, les jeunes enfants avaient été contraints d'être séparés pendant leur placement en famille d'accueil dans différents villages. Ils s'étaient alors fait la promesse de se retrouver un jour. Il lui dit également qu'il

était justement en train de la chercher quand ils s'étaient rencontrés. Charlie, sincèrement touché par le sort du jeune garçon, lui souhaita de rapidement la retrouver.

Une fois arrivé à destination, ils constatèrent que le paysage était très différent. Ils pouvaient ressentir un air pollué, notamment dû aux fumées des voitures. Après avoir traversé la route, les deux hommes tombèrent nez à nez avec un petit garçon qui sortait d'une petite épicerie en courant à toute vitesse. Le propriétaire se mit à sa poursuite en criant « Au voleur ! ». Le garçon, pris de panique, traversa la route sans prêter attention aux voitures qui circulaient ; une voiture le renversa... Charlie et Seydou se précipitèrent vers lui. Il était encore vivant mais mal en point ; ils l'accompagnèrent sans hésiter à l'hôpital avec l'aide des secours.

Après ce tragique événement, ils retournèrent en centre ville et entrèrent dans une épicerie afin d'acheter quelques provisions pour le village. Charlie s'adressa au marchand en lui demandant :

- Combien coûterait tout votre stock de nourriture ?
- Tout mon stock ? Deux cent dollars environ, répondit l'épicier. Mais pourquoi voulez-vous acheter tout mon stock ?
- Pour le rapporter à un village qui en a besoin.

L'une des personnes présentes se mit alors à crier : « Ne le lui donnez pas ! On connaît bien les blancs ! »

- Désolé, mais je ne peux pas vous vendre tout mon stock ! reprit le marchand.
- Pourquoi ? demanda Charlie.
- Parce que vous êtes blanc !
- Et alors ? interrogea Charlie, qui ne comprenait pas.
- Qu'est ce que les blancs ont fait pour nous ? Rien ! rétorqua l'homme.
- Ce ne sont pas tous les blancs qui ne font rien pour vous ! Il y en a qui essaient mais qui ne peuvent rien faire car ils sont peu nombreux, et croyez moi, si nous pouvions vous aider, nous le ferions !...

Après un long et beau discours très convaincant, le marchand, rassuré, dit à Charlie :

- Vous m'avez l'air d'être différent des autres... C'est pourquoi je vous offre tout mon stock.
- Merci, c'est très aimable à vous, répondit Charlie, surpris de ce retournement de situation.
- De rien... Et faites bonne route !

Charlie reprit la route avec Seydou, qu'il quitta un peu plus tard en chemin. Quand de nouveau il arriva au village, il donna toutes les denrées au chef qui était en train de jouer avec des petits enfants. Ce fut un merveilleux spectacle que de voir à quel point des gens si pauvres, sont en réalité si riche de cœur. Charlie passa quelques jours dans ce village, où il aida les habitants à effectuer de petits travaux, mais aussi à creuser un puits. Mais il était déjà temps pour lui de repartir pour son long voyage, qui n'était pas encore près de s'achever...

Ici, il avait aimé aider les enfants et voulait aider ceux d'autres pays. Il demanda alors à Seydou dans quel pays les enfants avaient également besoin d'aide. Seydou répondit : « Malheureusement, il y a de nombreux pays dans lesquels les enfants souffrent... Mais tu sais, mon cher frère, si tu allais aider nos frères et sœurs en Inde, Dieu te garderait sans doute une place à ses cotés. » Charlie, très touché par ces mots, en conclut que son devoir était désormais de se rendre en Inde.

CHAPITRE VII

CE QUE CHARLIE DECOUVRIIT EN INDE, ET COMMENT IL FIT LA RENCONTRE DE BIR ET SALLY

Ce chapitre ne sera pas raconté de la même manière que les autres. Nous allons le raconter grâce au journal de bord de Charlie, écrit durant son voyage en Inde.

Mon passage en Inde et ce que j'y découvris...

Mon voyage en Somalie prend fin. L'Inde me tend les bras...

-6 mars, 6:00pm-

Me voilà arrivé à New-Dehli, la capitale de l'Inde. Le chant, la danse et les couleurs règnent sur cette ville. Je ne m'attendais pas à être reçu avec tant de gaieté dans un pays que l'on m'a décrit comme miséreux et triste... Alors pourquoi tant de couleurs ?

J'étais en train de réfléchir à toutes les questions que je me posais, cherchant les raisons de ce regroupement massif, quand je fus à mon tour aspergé d'une substance rouge.

- Mais qu'est ce que c'est qu'ça ? m'écriai-je.

- Ahahahahaha ! mais non, t'inquiète ! C'est rien du tout, c'est la fête auzourd'hui !

Je fus surpris de cette réponse ; elle venait d'une voix si innocente que je ne pus lui répondre méchamment.

- Mais de quelle fête parles-tu ? Et qui es-tu ? Où sont tes parents ? Mais que se passe t-il ?

- Hola, hola, doucement, là tu poses trop de questions ! Déjà, z'peux te dire que z'mappelle Birbirbal, mais ta l'droit de m'appeler Bir. Auzourd'hui c'est la fête d'Holi. D'habitude c'est toujours triste ici, alors souris et viens zouer avec moi !

Je fus alors coloré de vert, rouge et jaune. Impossible de crier sur un petit garçon si mignon. Je me pris au jeu. Il me prit la main ; la fête d'Holi nous attendait. J'appris ensuite par un groupe de jeunes en quoi consistait cette fête. Elle dure deux jours, au moment de la pleine lune. Elle marque la fin de l'hiver et l'avènement du printemps. Elle symbolise la fertilité et la victoire du bien sur le mal. Etant une fête de la couleur, il est d'usage, après avoir aspergé de peinture sa victime, de s'exclamer : « Bura Nà Mano, Holi Hai ! », ce qui signifie : « Ne soyez pas fâché, c'est la Holi ! »

-10:30pm-

- Quelle soirée, je suis épuisé !

- Moi aussi ze suis k.o., mais z'ai pas trop envie de rentrer... répondit Bir.

- Et pourquoi donc ? Quel genre de petit garçon ne veut pas retrouver ses parents ?

- C'est nul chez moi, tout le monde est triste... Ma maman est malade et mon papa, bah ze sais pas ce qu'il fait, lui. Des fois, ze l'entends crier mais c'est tout. Après z'ai ma soeur, elle travaille avec moi, elle.

A ces mots, je fus surpris :

- Comment ça, travailler ? Mais au fait, quel âge as-tu ? lui demandai-je.
- Tu sais z'ai que huit ans moi. Toi, t'as quel âge ? T'es vieux !

Je souris et lui répondis :

- Vingt-et-un ans mon p'tit.
- Bon, ze rentre, reprit-il.

Je fus triste de me dire que je n'allais peut-être plus revoir Bir.

- Bon alors dépêche, ze t'attends le vieux !!

-11:21pm-

La route était longue avant d'arriver chez Bir. On entendait des cris stridents au loin qui semblaient provenir de sa maison. Il hésita à rentrer chez lui :

- Viens on z'assoit...
- Mais pourquoi ? Tu ne veux pas rentrer ? lui demandai-je.
- Ze préfère attendre...
- Dis moi, les cris que l'on entend viennent de chez toi, c'est ça ?
- Oui... C'est tout le temps pareil, répondit-il d'un air triste.
- Tous les soirs tes parents se disputent ?
- Mais ze te l'ai déjà dit la dernière fois... Oui !
- C'est vrai, il vaudrait peut être mieux que je ne vienne pas chez toi, p'tit.
- Non, non, reste avec moi, s'il te plaît ! Z'ai peur....

Puis, nous nous sommes endormis dehors et réveillés au petit matin. Plusieurs jours passèrent...

J'ai pu rencontrer, au cours de ce voyage en Inde, Bir un enfant plein de vie, de joie et d'énergie. Il m'a appris beaucoup de choses... Je vous confie que j'ai rarement vu un petit être aussi courageux face à certaines situations. J'ai découvert énormément d'injustices comme la maltraitance des enfants causée par leurs parents ou d'autres personnes, qui est courante en Inde, mais aussi l'exploitation d'enfants mineurs. En effet, en Inde, énormément d'enfants sont privés de scolarité et sont dans l'obligation d'aider leurs parents à subvenir aux besoins de leur famille. Bir fait partie de ces jeunes travailleurs. Il se lève tout les matins et passe ses journées dans des conditions particulièrement difficiles, tout ça pour ne gagner que quelques pièces. J'ai également appris que le mariage forcé était un acte courant ici. La soeur de Bir, Sally, en a été victime à l'âge de quinze ans. D'ailleurs, en parlant de Sally, je pense que vous pouvez me qualifier de héros, sans être prétentieux...

Non, sans blague, son histoire m'ayant extrêmement touché, je lui ai proposé de m'accompagner pour la suite de mon voyage et elle a accepté, peut-être pour avoir un avenir meilleur...

-22 mars, 6:30am-

Nous sommes sur le départ.... Bir va énormément me manquer et restera un personnage emblématique de mon voyage. Je me répète peut-être, mais il m'en a vraiment appris des choses, ce petit... Le temps de faire nos aurevoirs à Bir, et nous voilà partis.

Ah ! Une dernière chose : non non, Mac Millerson, tout n'est pas parfait dans le meilleur des mondes... La preuve...

Charlie n'avait pas la moindre idée d'une destination précise. Il demanda donc à Sally quel pays elle rêvait de découvrir. Cette dernière lui répondit :

- La Thaïlande est pour moi un rêve d'enfant....

Il décida aussitôt de l'accomplir.

CHAPITRE VIII

COMMENT SALLY FUT CONFRONTÉE A LA PROSTITUTION, ET CE QUI POUSSA CHARLIE A FUIR LA THAÏLANDE

Après un vol tourmenté de cinq heures environ, Charlie posa les pieds sur le sol thaïlandais avec Sally. Une fois leurs bagages récupérés, ils prirent un taxi en direction du centre de Bangkok. Pendant le trajet, Sally s'assoupit, mais Charlie, lui, voulut s'imprégner de l'ambiance de la ville. Il ne ferma donc pas l'œil du voyage. Il trouva l'atmosphère macabre et sinistre, cela le hantait. Après s'être installés dans un hôtel au cœur de la ville, les deux jeunes gens partirent à la conquête de la capitale. Ils se dirigèrent vers une place où se trouvait une grande avenue. Sally dit à Charlie :

- Je n'aime pas la foule, ça m'angoisse, je préfère aller me balader... Mais vas-y, toi.
- D'accord, répondit le jeune homme, mais sois prudente, tu ne connais rien de cette ville.

Sally partit donc de son côté, découvrir seule les rues de Bangkok ; Charlie, lui, se dirigea vers la surprenante avenue. C'est par curiosité qu'il se mêla à la foule. Il voulait comprendre ce qui se passait. Arrivé au cœur d'un attroupement, Charlie vit une femme se faire agresser publiquement par son mari. Il demanda à l'homme qui se trouvait à sa gauche :

- Pourquoi tout le monde regarde cette horrible humiliation sans intervenir ?
- Monsieur, sachez que ce que cette femme subit, elle l'a mérité ! répondit l'homme.
- Qu'a-t-elle fait de si grave ?!
- Elle a osé répondre à son mari et elle l'a repoussé ! rétorqua l'homme, qui semblait choqué.

Ces paroles laissèrent Charlie outré ; la colère s'empara de lui. Il était terriblement révolté par tant d'injustice et un si grand manque d'humanité. L'agresseur avait entendu les paroles de Charlie et lui répondit (le dialogue se poursuivit en anglais) :

- Oh toi, là ! Le blanc ! T'as un problème ?
- Mais pour qui vous prenez vous ? Lâchez cette pauvre femme ! N'avez vous pas honte ? criait Charlie.

La foule se mit à rire. En quelques secondes, le jeune homme se retrouva à terre. L'agresseur reprit :

- Écoute moi bien : ici c'est pas toi qui décides et encore moins concernant ma femme. Si t'es pas content ou si ça te plaît pas, je te tue et je te mange avec mes baguettes, compris ?!

Charlie partit en courant, terrorisé.

Quelques rues plus loin, Sally se baladait sans soupçonner ce qui était arrivé à notre héros. Elle fut interpellée par un groupe de filles :

- Salut toi !
- Bonjour, répondit timidement Sally.
- L'une des jeunes filles engagea la conversation :
- T'as l'air perdue, t'es pas du coin ?
- Non, je suis arrivée hier, répondit Sally, méfiante.
- T'es pas obligée de nous regarder comme ça ! reprit la fille.
- Non c'est juste que vos tenues ne me sont pas familières...
- Aaah ! Désolée on t'a pas précisé qu'on allait au travail.

Choquée, Sally se permit de se renseigner sur la profession de ces jeunes filles :

- On va dire que nous sommes des filles de joies...

Après cette brève rencontre, Sally continua d'explorer les ruelles de Bangkok, lorsqu'elle fut interpellée de nouveau, mais cette fois-ci par un homme :

- Oh toi, là !

Elle prit peur et se mit à courir, mais elle fut rapidement rattrapée par l'homme. Ce dernier la saisit par le bras et l'obligea à le suivre dans une rue. Une fois arrivés dans un recoin sombre et à l'écart, l'homme jeta Sally à terre. Il était froid et brutal.

- Soit tu me suis, et tu m'écoutes, sois tu connaîtras le pire, c'est compris ? cria-t-il.

- Oui, oui, oui, lâchez moi, vous me faites mal ! répondit Sally.

- Bien. Tu auras du travail dès demain. Rendez-vous ici à huit heures ! Si tu n'es pas là demain, crois-moi, ta vie va devenir très difficile, répondit l'homme.

Il prit la fuite après cette altercation. Sally, quant à elle, regagna l'hôtel pour y rejoindre Charlie, qui l'attendait. Elle était choquée, complètement anéantie par ce qu'elle venait de vivre... Ce soir là, elle n'arriva pas à dîner. Elle n'arriva pas à dormir non plus. Cet homme la hantait. Ses yeux. Sa violence. Et cette intuition : on allait lui voler sa liberté, son corps, sa vie ! Charlie, quant à lui, se doutait que quelque chose n'allait pas ; il décida donc de la suivre dès l'aube.

Le soleil se leva sur Bangkok. Une immense tension envahit Sally. Elle partit peu avant huit heures, suivie de Charlie. Elle enchaîna les boulots toute la journée. Le jeune homme ne comprenait pas : comment son amie pouvait-elle s'abaisser à cela ? Comment avait-elle pu accepter ? Comment pouvait-elle renoncer à sa dignité, à sa liberté, alors que grâce à lui, elle venait de la retrouver ? Il n'arrivait pas à admettre le comportement de son amie.

Vers la fin de l'après-midi, Sally tenta de s'échapper mais fut vite rattrapée par le patron. Elle fut emmenée et séquestrée pendant une nuit. Charlie, paniqué, pour le sort de la jeune fille, était allé prévenir la police.

- Bonjour, c'est urgent ! Mon amie a été enlevée par un homme ; elle est petite, brune, aux yeux bleus ! répétait-il aux agents. Rien ! Charlie avait beau hurler : rien ! Il ne se passait rien ! Personne ne paraissait réagir à sa colère. Ici, les femmes n'avaient aucune valeur. Personne ne semblait se soucier de leur sort.

La nuit était passée, et toujours pas de nouvelles de Sally. Puis une semaine. Toujours aucune nouvelle... Sally fut retrouvée un mois plus tard, pendue dans la cave d'un immeuble sordide de Bangkok... Charlie fut d'abord anéanti de chagrin. Puis révolté par tant d'indifférence. Mais après la colère et le chagrin, il fut traversé par le souvenir de Sally. Elle s'était suicidée. Elle avait donc dit « stop » à sa manière. En se donnant la mort, Sally avait repris sa liberté, sa dignité en quelque sorte.

Cependant, l'homme qui avait poussé Sally dans ce réseau de prostitution traquait Charlie, car il jugeait qu'il en savait trop. Notre héros fut donc obligé de quitter la Thaïlande à cause de ce proxénète...

CHAPITRE IX

CE QUE CHARLIE DECOUVRIT AU JAPON, ET COMMENT IL S'ENGAGEA POUR LA DEFENSE DE L'ENVIRONNEMENT

Charlie partit alors en direction du Japon. Malgré une violente tempête, le bateau prit la mer... Quelques heures plus tard, il fit naufrage. Alors que Charlie se battait contre la mer pour survivre, le Nisshin Maru, un baleinier japonais, le sauva de la noyade.

Une fois à bord, le jeune homme remercia infiniment le capitaine. Ce dernier ne parlait pas français mais Charlie lui fit comprendre qu'il avait besoin de repos et rejoignit donc une cabine. Le lendemain, il fut pris d'effroi en découvrant la mission du Nisshin Maru, allant jusqu'à qualifier leur activité de braconnage. En effet, le navire avait pour mission de pêcher des baleines au harpon alors que des lois interdisaient cette pratique. Le capitaine revendiquait leur action comme « recherche scientifique ». Charlie contesta ce prétexte car il avait remarqué tous les déchets et observé qu'il n'y avait aucun laboratoire, ni même un simple scientifique à bord du navire. A un moment donné, il entendit un bruit assourdissant : c'était le harponnier, qui avait tiré et touché une baleine. Celle-ci fut alors acheminée à bord. En quelques minutes, des dizaines d'ouvriers avaient dépecé et découpé en morceau le pauvre animal. Le navire amarra ensuite à un port japonais, dont la ville se nommait Iwaki. Un camion de livraison pour des restaurants vint chercher le fruit des fameuses « recherches »...

Une fois à terre une nouvelle scène horrificante se déroula sous les yeux de Charlie : au port, les marins vidangeaient les navires et vidaient les cales à même l'océan. Déprimé et choqué, il alla parler avec un marin, qui par chance parlait français :

- Vous vous rendez compte de ce que vous faites ?! demanda-t-il.
- Écoute petit, je n'ai pas à te faire de rapport sur ce qu'on fait ! Si tu n'es pas content, je m'en fous.
- Et la biodiversité de l'océan... ?

Le marin appela la sécurité, qui éjecta Charlie du port. A l'extérieur, il fut témoin d'une manifestation pour l'environnement. Le nom de l'association qui manifestait était « Sea Sheperd ». Il alla à la rencontre d'un jeune manifestant qui se nommait Gran, ce qui signifie « battant » en japonais. Celui-ci lui expliqua leur mécontentement :

- La pollution à grande échelle au Japon oblige les habitants à porter des masques, notamment à cause des émissions de CO2. L'accident de Fukushima, une centrale nucléaire située sur la côte est du Japon, qui a pollué l'océan pacifique, a modifié tout l'écosystème sur la côte pacifique du pays, que ce soit sur terre ou dans l'eau. Cette catastrophe a beaucoup affecté l'océan car il y a eu des rejets ainsi que des fuites après la catastrophe. Les chercheurs ont constaté des mutations génétiques chez certaines espèces... Cependant l'air n'a pas échappé aux toxines radioactives : le nuage radioactif a même atteint les Antilles françaises en quelques jours, en passant par l'Amérique, expliqua Gran.

Après cette rencontre, Charlie décida d'intégrer cette association. Le décès de Sally l'avait laissé anéanti : il avait besoin de trouver un nouveau combat, une nouvelle motivation. Au bout de quelques jours, il eut une idée afin de permettre aux citoyens de rejoindre leur cause. Il expliqua à Gran qu'il souhaitait mener une campagne de sensibilisation pour Sea Sheperd. Alors commencèrent leurs préparatifs : Sea Sheperd mit toute ses ressources à leur disposition. Ils firent appel à une entreprise de pancartes, de publicité, etc... Afin de sensibiliser le plus grand nombre, ils envahirent toutes sortes de manifestation sportives, scolaires, ou encore municipales, afin qu'un maximum de gens soit au courant de leur lutte.

Quelques semaines plus tard, la campagne était à son apogée. Le gouvernement japonais prit alors des mesures radicales afin de la stopper. Charlie était entré illégalement au Japon : de ce fait, des agents de l'immigration appréhendèrent notre héros. Malgré tous les efforts de l'association, Charlie fut envoyé vers un continent dont la destination était restée top secrète. Il était tout de même heureux d'avoir rencontré Gran et les membres de Sea Sheperd, qui allaient continuer leur combat, même s'il savait bien qu'il ne les reverrait sûrement plus jamais.

CHAPITRE X

CE QUI ARRIVA A SHAIKA, LA JEUNE FILLE RENCONTREE AU PAKISTAN

L'avion dans lequel Charlie était monté précipitamment après son expulsion avait pour destination le Pakistan, un pays regorgeant de mystères...

Charlie ne passa que quelques jours dans ce pays. Durant son court séjour, il fut néanmoins le témoin de nombreuses injustices, et vit notamment des enfants privés d'école. La plus marquante de ces rencontres fut d'ailleurs celle d'une jeune fille de quatorze ans au bras amputé qui lui raconta ce qui lui était arrivé deux années auparavant. Son nom était Shaika, elle venait d'une famille nombreuse où l'argent ne tombait pas du ciel... Voici ce qu'elle lui raconta :

« Il y a deux ans, mes parents n'avaient pas les moyens de me payer des frais scolaires. J'avais déjà appris à lire toute seule mais j'avais de grandes difficultés à écrire. Âgée de douze ans à l'époque, je me suis dit qu'il était temps pour moi d'aider ma famille. Mes parents ont essayé de me convaincre de ne pas le faire. Ils m'ont affirmé qu'ils trouveraient une solution pour gagner plus d'argent. Malgré mon jeune âge, j'avais déjà un caractère très affirmé. Après maints efforts de persuasion, mes parents finirent par accepter mon aide. Je commençai par travailler sur le marché de mon village pendant deux mois. Malheureusement, l'argent que je gagnais n'était guère suffisant et les dettes s'accumulaient...

Un jour, alors que je vendais quelques babioles sur le marché, un homme se présenta devant mon étal. Il me déclara qu'il avait un travail à me proposer : un travail qui, disait-il, me rapporterait plus d'argent que celui que j'effectuais déjà. Il m'expliqua que plusieurs jeunes filles de mon âge faisaient ce travail pour subvenir aux besoins de leur famille. J'entendis alors pour la première fois le mot « briqueterie ». L'homme m'expliqua que c'était un endroit où l'on fabriquait des briques. Cette tâche me semblait facile : j'acceptai donc son offre. Le lendemain matin, je me rendis à la briqueterie. Là-bas, je revis l'homme que j'avais rencontré la veille. Il me fit visiter l'usine. Il ne m'avait pas menti, l'établissement était rempli de jeunes filles de mon âge. Quelques-unes étaient même plus jeunes encore. Elles possédaient chacune un poste de travail et façonnaient les briques en rythme avec des machines bruyantes. Cela me paraissait simple à accomplir. Le monsieur n'eut qu'à me montrer une seule fois comment fabriquer une brique. J'assimilai instantanément ce que j'avais à faire. En une journée, je fis quarante briques, ce qui me rapporta 900 roupies (cela faisait 7,50 euros, calcula Charlie, en s'étonnant de ce si faible salaire). Lorsque je rentrai chez moi, mes parents furent fiers de moi. C'était deux fois plus que ce que je ramenaïs de mon ancien travail au marché...

Les jours s'enchaînèrent à la briqueterie. Cela faisait déjà un mois que j'y travaillais quotidiennement, six jours par semaine. Je façonnais de plus en plus de briques chaque jour, ce qui me rapportait davantage d'argent. Les dettes de mes parents commencèrent à s'estomper : on put même envoyer Kahina, ma plus jeune sœur, à l'école. Je m'étais également fait une amie là-bas. Son nom était Marianna et elle avait un an de plus que moi. On rentrait tous les soirs ensemble car elle vivait près de chez moi avec sa grand-mère et sa mère. Elle effectuait le métier de briquetière depuis l'âge de onze ans. Nous étions inséparables, comme des sœurs. En résumé, ma vie devenait parfaite. (Charlie fut choqué d'entendre qu'elle était heureuse alors qu'elle passait ses journées à faire des briques...)

Mais un jour, mon paradis se transforma en enfer. Ce jour-là, j'étais passée prendre Marianna chez elle avant de nous rendre au travail. J'étais un peu fatiguée mais sinon, tout allait bien. De plus nous étions pressées d'aller travailler car Monsieur Eskrofi, le directeur de l'usine, avait promis qu'il donnerait 5000 roupies (quarante-sept euros, compta Charlie) aux trois filles qui feraient le plus de

briques. Marianna et moi étions déterminées à gagner cette gigantesque récompense. Nous arrivâmes à six heures. Il n'y avait encore personne. Cela nous arrangeait... Nous prîmes beaucoup d'avance sur les autres. A six heures et demies, les filles commencèrent à arriver chacune à leur tour. Elles paraissaient toutes, elles aussi, décidées à gagner cette forte somme.

Il était dix-neuf heures, et la briqueterie allait fermer ses portes. J'étais épuisée après treize heures de travail sans faire de pause. J'entamai ma deux centième brique, mais j'étais exténuée. Je puisai dans les forces qui me restaient mais ce ne fut pas assez. L'argile appela mon bras, et personne ne put m'aider : il était trop tard, la machine avait déjà englouti ma main. Voilà mon histoire, Charlie.

»

Charlie dit précipitamment : « Mais quel terrible sort ! Donc, est-ce que tu as gagné ? ». Puis il rougit de sa question, qui lui semblait déplacée...

- Non Charlie, monsieur Eskrofi a soi-disant perdu la somme qu'il devait remettre aux gagnantes..., lui répondit tristement Shaika. Il m'a aussi renvoyée, du jour au lendemain, à cause de mon handicap, car je n'étais plus rentable pour lui...

Charlie la regarda d'un air désolé, ne sachant que faire. Il continua ensuite son long voyage, en espérant rencontrer ou croiser le chemin d'une personne qui pourrait enfin lui raconter une histoire positive...

CHAPITRE XI

COMMENT CHARLIE RENCONTRA MERANA ET LA SAUVA

Quittant le Pakistan en quête de bonheur, Charlie se retrouva embarqué dans un bateau de commerce dont la destination lui était encore une fois étrangère. Il n'avait pas choisi de voyager dans une telle embarcation, mais n'ayant pas assez de moyens financiers, il se contraignit à rejoindre ce bateau.

Caché dans les marchandises, il rencontra un homme nommé Bilal. Celui-ci lui apprit où le navire allait jeter l'ancre : ce n'était autre qu'en Arabie Saoudite.

Par chance, Charlie profita de son nouvel ami afin d'apprendre quelques mots d'arabe, qui lui furent particulièrement utiles pour la suite des événements. Une fois arrivé dans le port, il garda tout d'abord sa place dans les marchandises puis fut transporté au cœur de la ville de Riyad. Se lassant de cette position dans laquelle il était depuis des heures, il sortit de sa cachette sans l'ombre d'une hésitation. Les senteurs épicées de ce nouveau pays et l'ambiance qui régnait le ravivèrent au plus haut point : enfin il trouvait un peu de chaleur et de bonheur !

Mais notre héros déchantait rapidement. Errant dans les rues de la ville et ne sachant où aller, il fut en premier lieu choqué par cette population qui ne lui ressemblait guère. Les femmes portaient toutes de longues tuniques qui ne laissaient entrevoir que leur regard. Les hommes, quant à eux, étaient pour la plupart basanés et barbus. Malgré sa légère connaissance de la langue, Charlie se sentait bel et bien perdu. Les panneaux sexistes indiquant « interdit aux femmes » se multipliaient sur son chemin. Alors qu'il passait devant une mosquée, il vit nombre de personnes sortir. Il décida alors de suivre le mouvement et se retrouva sur la place « Dira », appelée plus communément « place coupe-coupe », comme il allait le découvrir bien assez tôt...

Il pensait assister à un événement populaire, mais le spectacle qu'il découvrit lui glaça le sang. Deux hommes saisissaient une femme de force et cette dernière se retrouva enterrée jusqu'à la poitrine. Il en eut le souffle coupé, tandis que le reste de la population applaudissait face à ce tableau malsain. En demandant ce qui se passait autour de lui, on lui apprit que la femme en question était sur le point de se faire lapider. Il demanda alors la raison : on lui répondit que celle-ci avait commis un adultère. Ce spectacle étant insupportable, il resta pétrifié et ne put intervenir. Alors que la foule commençait à se disperser, Charlie, lui, ne parvenait plus à détacher son regard de ce corps ensanglanté gisant sur la terre ferme...

- Mac Millerson, pensait-il, pourquoi m'avoir caché tout cela ? Comment peut-on penser que tout est pour le mieux dans ce monde, devant de telles horreurs ?

Après avoir assisté à ce massacre, il reprit peu à peu ses esprits. Désormais effrayé par ce peuple, il décida néanmoins de chercher un logement pour la nuit. Il essuya de nombreux refus mais eut la chance de tomber finalement sur un couple pour le moins sympathique, qui accepta de l'héberger.

Le lendemain matin, réveillé aux aurores par l'appel à la prière, il prit l'initiative de découvrir un peu plus la ville dans le calme. Alors que Charlie repassait pour la deuxième fois devant la mosquée, il fut violemment bousculé par une jeune femme qu'il ne connaissait pas, et dont le regard l'hypnotisa... Il n'eut même pas le temps de lui demander où elle se précipitait ainsi, ni même comment elle s'appelait : ce moment de plénitude fut immédiatement écourté par une voix rauque, qui n'était tout autre que celle de son mari. L'homme, très imposant, rattrapa la jeune femme, et la jeta violemment au sol. Les cris de cette dernière bouleversèrent complètement Charlie. Il fut alors

pris d'une étrange pulsion qui s'avéra être héroïque. Il s'attaqua au mari de la jeune femme avec une telle force que ce dernier, ne s'attendant pas à cet affront, fut pris par surprise. Il tomba immédiatement à terre sans la moindre difficulté, et notre héros put donc constater avec une pointe de malice que la condition physique du mari ne rimait pas avec vivacité. Le temps qu'il se relève, Charlie et la jeune femme avaient déjà réussi à s'enfuir...

Cachés derrière une bâtisse abandonnée, Charlie lui adressa enfin la parole :

- On a bien failli y passer ! dit-il en plaisantant.

La femme resta de marbre face à cette tentative d'humour.

- Quel est ton nom ? dit-il en changeant de sujet afin de dissiper le malaise.

- Mon nom ? Je m'appelle Merana, répondit elle avec un léger accent arabe, et toi comment t'appelles-tu ? Et que fais-tu dans ce pays qui n'est a priori pas le tien ? Mais surtout... Pourquoi m'as-tu sauvée des coups de mon mari ?

- La seule chose que tu dois savoir est que je m'appelle Charlie et que je m'apprête bientôt à quitter ce pays, qui est assez différent du mien, je veux bien tte...te...te... l'avouer. Il parlait de plus en plus lentement et butait sur les mots. La raison ? Merana enlevait peu à peu son voile, qui laissait place à un visage d'une grande beauté, mais meurtri par des coups et des cicatrices qui touchaient profondément notre héros.

- Voudrais-tu m'accompagner ? lui proposa-t-il timidement en voyant le désarroi et la honte dans les yeux de la jeune fille.

- Oui ! répondit elle aussitôt avec un soupçon de soulagement dans le ton de sa voix.

Se sentant en confiance, Merana trouva une oreille attentive en Charlie et se livra de toutes ces atrocités qu'elle subissait de jour en jour :

- Mon mari est un homme très brutal et violent, il me bat tous les jours. Je ne peux plus le supporter. Plutôt mourir que de passer une minute de plus en sa compagnie. Je préfère prendre le risque de mourir avec toi que de vivre avec lui.

- J'ai un ami en ville, répondit Charlie. Son nom est Bilal. Il peut nous trouver un bateau facilement grâce à ses relations. Nous pouvons fuir dès ce soir si tu le souhaites, lui dit-il avec anxiété.

- Si je le souhaite ? Évidemment ! Alors allons-y, ne perdons plus de temps... s'empessa-t-elle de lui répondre.

Charlie était heureux de prendre sous son aile Merana afin de la sauver de son pays et de l'éloigner de sa mort imminente. Pour pouvoir quitter le pays le plus vite possible, ils décidèrent de s'enfuir le jour même.

Et c'est ainsi qu'en plein milieu de la nuit sombre de Riyad, on pouvait apercevoir trois silhouettes : Charlie, son ami Bilal ainsi que la jeune femme, se dirigeant vers le port.

CHAPITRE XII

COMMENT CHARLIE ET MERANA S'INSTALLERENT EN GRECE, ET CE QU'ILS DEVINRENT

Au moment de leur fuite, un homme les interpella :

- Merana, c'est toi ? Où vas-tu ?

-

Elle était surprise : c'était la voix de son frère. Cela faisait des années qu'elle ne l'avait plus revu, car son mari le lui interdisait. Elle n'avait le droit de voir aucun homme, même de sa famille. C'étaient les règles, disait-il.

- Merana ! cria de nouveau la voix.

- Jafar !?

- Mais, comment... ? Je te croyais condamnée à ce monstre ! Que fais-tu ici ? Et lui, qui est-ce ? Lâchez ma sœur !

- Non laisse-le ! s'écria la jeune fille. Cet homme, Charlie, m'a sauvée de l'enfer que je vivais depuis tout ce temps... Je pars, Jafar ! Je ne peux plus subir tout cela. Je dois partir, mon frère, et pour mon bien, ma survie. Tu dois l'accepter, je t'en prie, lui dit-elle. J'ai le droit d'être enfin libre... Je t'en supplie, laisse moi partir...

- Écoute, Merana, répondit son frère, depuis toutes ces années, je n'avais aucune nouvelle de toi, je te croyais morte. J'ai dû supporter tout ce chagrin, toute cette peur, et maintenant que je t'ai retrouvée, tu pars... Mais je dois l'accepter, car je préfère te savoir loin de moi mais en sécurité, que de te savoir ici, mais malheureuse, et de savoir que tu souffres. Tu es ma petite sœur, et je veux ton bien... Je te laisse donc t'en aller. Quant à toi, Charlie, je te confie ma petite sœur. Prends-en bien soin, je t'en prie. Je ne pourrai avoir un œil sur elle, mais je sens que tu es quelqu'un de bien. Tu n'as pas hésité à la sauver sans la connaître, et je t'en serai toujours reconnaissant.

Charlie le remercia à son tour pour sa confiance et lui promit de prendre soin de sa sœur. Quelques heures plus tard, les deux jeunes gens partaient en direction de la Grèce.

Les mois passèrent. Charlie et Merana avaient appris à se connaître et essayaient doucement de se reconstruire. Les années passèrent. Ils étaient maintenant installés dans une petite maison à la campagne. Charlie travaillait dans un petit commerce et le week-end il était illustrateur dans un petit journal : sa passion pour le dessin était toujours présente dans sa vie. Merana, quant à elle, travaillait dans une garderie. Elle n'était plus en danger de mort : l'état Saoudien avait décidé d'abandonner sa condamnation, car Charlie avait fait preuve de courage envers le roi. Le jeune homme avait créé une association dans le but d'aider des personnes ayant traversé des épreuves, et surtout apporter une aide aux personnes ayant vécu un drame dans leur vie en rapport avec ce que lui-même avait vu tout au long de ses voyages.

Ayant longtemps donné de sa personne afin d'aider les autres, il décida enfin de penser à son propre bonheur, et prit la décision de demander Merana, la femme qu'il avait sauvée, protégée et aimée, en mariage. Elle accepta sa demande. Ce mariage se prépara dans les plus brefs délais. Ils invitèrent toutes les personnes que Charlie avait rencontrées durant son voyage : Bir, Shaika, Gran, Bilal, Seydou, Haybatou, mais aussi Djamila et Aminata, étaient présents, heureux de retrouver celui qui avait croisé leur chemin à tous, quelques années plus tôt, et qui ne les avait jamais oubliés... Merana, quant à elle, invita son frère Jafar, qu'elle n'avait pas vu pendant tout ce temps. Les retrouvailles furent émouvantes.

Le mariage eut lieu, il fut simple et familial. L'année suivante, Charlie et Merana vivaient une vie simple entourés de leurs deux filles, Inaya et Kayma, ainsi que de leur famille et amis. Leur association avait évolué et permis d'aider un grand nombre de personnes dans le besoin.

Ah.... Que voulez-vous de mieux quand tout se passe pour le mieux dans le meilleur des mondes ? Mac Millerson avait raison sur un point : le bonheur se trouve dans les choses simples, et ce sont souvent les plus dures à trouver...

SOMMAIRE

CHAPITRE I	3
COMMENT CHARLIE FUT CHASSE DE CHEZ LUI PAR SA FAMILLE	3
CHAPITRE II	5
COMMENT CHARLIE FIT LA RENCONTRE DE DJAMILA ET AMINATA, ET CE QU'IL APPRIT D'ELLES	5
CHAPITRE III	8
COMMENT CHARLIE ARRIVA AUX ETATS-UNIS, ET CE QU'IL Y DECOUVRIT	8
CHAPITRE IV	10
COMMENT CHARLIE FUT CONFRONTE A LA VIOLENCE AU MEXIQUE	10
CHAPITRE V	11
CE QUE CHARLIE DECOUVRIT AU BRESIL, ET COMMENT IL QUITTA LE CONTINENT AMERICAIN	11
CHAPITRE VI	12
COMMENT CHARLIE SAUVA UN VILLAGE EN SOMALIE, ET DECIDA D'AIDER LES AUTRES	12
CHAPITRE VII	14
CE QUE CHARLIE DECOUVRIT EN INDE, ET COMMENT IL FIT LA RENCONTRE DE BIR ET SALLY	14
CHAPITRE VIII	17
COMMENT SALLY FUT CONFRONTEE A LA PROSTITUTION, ET CE QUI POUSSA CHARLIE A FUIR LA THAILANDE	17
CHAPITRE IX	19
CE QUE CHARLIE DECOUVRIT AU JAPON, ET COMMENT IL S'ENGAGEA POUR LA DEFENSE DE L'ENVIRONNEMENT	19
CHAPITRE X	21
CE QUI ARRIVA A SHAIKA, LA JEUNE FILLE RENCONTREE AU PAKISTAN	21
CHAPITRE XI	23
COMMENT CHARLIE RENCONTRA MERANA ET LA SAUVA	23
CHAPITRE XII	25
COMMENT CHARLIE ET MERANA S'INSTALLERENT EN GRECE, ET CE QU'ILS DEVINRENT	25